

misère, les a faites ce qu'elles sont aujourd'hui.

Le effets de l'alimentation insuffisante se manifestent aussi sur les animaux de travail. Toutes les fois que les aliments contenus dans la nourriture prise par un animal ne compensent pas régulièrement les pertes occasionnées par le travail, il y a amaigrissement. C'est ce qui arrive chez les bœufs et les chevaux pendant les saisons de l'année où les travaux sont les plus nombreux, les plus continus et les plus fatiguants, pendant la saison des semailles, par exemple. On les nourrit généralement bien alors; cependant, malgré une nourriture riche et abondante, ils maigrissent encore. La somme des aliments absorbés n'est pas suffisante pour couvrir celle des pertes qu'ils font pendant le travail. On voit donc ici encore, l'avantage de bien nourrir les bestiaux, afin de commencer les grands travaux de culture avec des chevaux ou des bœufs gras ou tout au moins en bon état.

Chez les animaux détériorés par les maladies ou par l'âge, les conséquences de l'alimentation insuffisante ont une gravité toute particulière. Ici, les organes altérés ou usés sont faibles, ne peuvent plus absorber, digérer, et assimiler assez de nourriture pour compenser les pertes journalières occasionnées par la respiration, la transpiration et le fonctionnement des muscles; alors, il faut que la substance même du corps de l'animal, cède un peu de ce qu'il possède. Cet état de chose peut se continuer pendant un certain temps; mais s'il se prolonge outre mesure, il arrive bientôt un moment fatal où le corps n'a plus rien à céder et alors la mort n'est pas loin.

Il faut nourrir abondamment le bétail, le jeune animal l'exige pour qu'il puisse prendre un développement rapide et conforme à sa spécialité, l'animal adulte l'exige pour qu'il puisse donner la plus grande somme de produits possibles; les uns et les autres l'exigent afin qu'ils puissent résister à l'anéantissement graduel qui est comme la conséquence de toute maladie.

Mais sachons bien ce que c'est qu'une nourriture abondante. Nourrir abondamment, ce n'est pas donner des aliments avec profusion, avec excès, sans raison, sans connaissance, sans prévoyance; nourrir abondamment, ce n'est pas charger l'estomac de l'animal, jusqu'à ce qu'il soit dégoûté de toute nourriture; nourrir abondamment, en un mot, ce n'est pas gaspiller, ce n'est pas jeter son bien aux quatre vents du ciel. C'est fournir en quantité suffisante, raisonnable et raisonnée, des aliments nourrissants et sains, capables de développer rationnellement les dimensions de tous les organes; et de faire acquérir à chaque appareil en particulier la force, la vitalité, la prédominance propre au genre de produits qu'on attend de chaque animal, à raison de ses aptitudes et de sa destination. C'est encore fournir les matériaux propres à la formation des produits que doit donner chaque espèce et chaque spécialité.

Tous les animaux de la ferme donnent certains produits, autrement ils n'auraient aucune raison d'être. Le jeune animal en état de croissance donne un produit; au moyen de la nourriture qu'il prend, il se développe, grandit, nourrit ses os, ses muscles et acquiert de la valeur; le cheval ou le bœuf de trait donne du travail; le mouton, de la laine; le bœuf, le mouton et le porc à l'engrais forme de la viande; la femelle pleine (en état de gestation) travaille à la formation du fruit qu'elle porte; la femelle laitière donne du lait.

Ces divers genres de produits, sont proportionnels en quantité et en qualité à l'alimentation reçue.

Mais la détermination de la quantité des aliments à donner à un animal est une science très-difficile. La théorie n'est encore arrivée à aucune conclusion précise et il s'écoulera

certainement un grand nombre d'années avant qu'elle puisse trouver une solution exacte: De leur côté, les agriculteurs les plus habiles ne s'approchent qu'en tâtonnant du résultat utile; tandis que les moins habiles vont au hasard, sans soupçonner le point vrai et ne tirent le meilleur parti ni des quantités de nourriture dépensées, ni des animaux qui les consomment.

On a dit souvent *l'agriculture est une science d'observation*. C'est une vérité incontestable que sans observations, sans recherches, l'agriculture ne peut faire un pas vers le progrès, elle ne peut même conserver les progrès acquis. Mais c'est ici surtout, que l'observation est d'absolue nécessité. Sans elle, l'alimentation convenable du bétail est impossible, on lui donne trop ou trop peu. Chaque année, sur chaque sujet, le travail est à recommencer. La même espèce d'aliments n'est pas toujours également nourrissante, la température régnante pendant la durée de la végétation, le sol, font varier presque à l'infini la valeur nutritive de ces aliments. Dans une même espèce animale, dans une même race, tous les individus n'ont pas les mêmes exigences, à égalité de poids, les uns mangent plus, les autres moins. Il faut tenir compte de toutes ces circonstances, et une observation soignée seule peut espérer d'arriver à des conclusions exactes.

Cependant, il est certains faits acquis à l'expérience qu'il est très important de connaître; car ils facilitent considérablement le travail de l'observateur. Ainsi, on admet généralement que le régime et la qualité des aliments ordinaires influent beaucoup sur la taille, sur la nature et sur les aptitudes plus ou moins précoces des différentes espèces d'animaux. Il paraît bien établi qu'une alimentation abondante et riche en principes nutritifs, pendant le jeune âge, amène un développement plus rapide et arrondit les formes, tandis que la nourriture médiocre produit un effet contraire. L'usage d'aliments peu nourrissants, et qu'il faut par cela même faire absorber en grande quantité aux animaux, développe les intestins et grossit le ventre, tout en laissant les membres grêles; la nourriture où il entre beaucoup de grains contribue au tempérament sanguin et est recherchée pour les animaux de trait rapide; les aliments délayés, les bouettes, les racines produisent les tempéraments lymphatiques et devraient être recherchés pour les femelles dont la spécialité est ou sera la production du lait.

En outre, souvenons-nous toujours qu'il doit exister un rapport convenable entre la taille ou le poids de l'animal d'une part, et la richesse ou l'abondance de l'alimentation de l'autre. Malheureusement, de nombreux cultivateurs désireux de progresser, d'améliorer leurs animaux, ont fait une grande faute sous ce rapport. Ils ont compté sans la nourriture, ils ont cru que l'étalon de qualité pourrait seul produire l'amélioration désirée. Les résultats obtenus n'ont pas répondu à leur attente et il ne leur reste plus que la douleur d'avoir travaillé inutilement.

Dans l'amélioration du bétail, le premier pas à faire n'est pas de chercher à grandir la taille par le choix des reproducteurs. Avant tout, il faut accroître la fertilité du sol qui doit les nourrir. Il faut, au moyen des engrais appropriés, et les travaux ordinaires d'une bonne culture, forcer ce sol à produire des fourrages plus abondants, plus succulents et plus variés. Aussi, dans les localités où l'on entend bien l'amélioration du bétail, les cultivateurs les plus intelligents laissent-ils presque exclusivement à la nourriture le soin d'augmenter la taille de leurs animaux; quelquefois même ils cherchent à la diminuer lorsqu'elle se trouve plus forte, que ne le permet la richesse du terrain. Ils semblent vouloir se guider sur le vieux dicton: *Tels fourrages, tels bestiaux;*